

LA SYNTHÈSE DES CONNAISSANCES ET L'HISTOIRE

M. BERR. — Mesdames, Messieurs, j'ouvre la séance.

Je vais prendre la parole puisque c'est moi qui figure au programme. Je veux, avant de le faire, saluer la présence d'un ami très ancien du Centre, M. le président Lebrun, qui est Président d'honneur de notre Conseil d'Administration, qui me fait aujourd'hui le plaisir et l'honneur d'assister à cette séance, et de qui nous avons eu ici bien des preuves d'amitié.

Je vous rappelle que c'est la conclusion d'une Semaine qui a été consacrée à l'idée de synthèse, *l'idée-force* de synthèse. Nous avons vu, jusqu'à la séance d'hier, cette idée-force se manifester avec de plus en plus de puissance, d'efficacité; elle est de plus en plus apparue comme à l'origine des considérations de philosophie des sciences.

Pour ce qui est de la synthèse même, de sa réalisation, on a dit du pour et du contre, c'est-à-dire qu'on a fait souvent des objections contre la possibilité de réaliser cette synthèse des connaissances; ou bien on a montré — et on peut le faire à juste titre — que ceux qui avaient prétendu réaliser la synthèse, souvent, avaient introduit des éléments étrangers à la science, ou, dans tous les cas, ne possédaient pas suffisamment l'ensemble des connaissances.

Vous allez entendre plutôt une causerie qu'une conférence, plutôt une confidence qu'une conférence; arrivé au vingt-cinquième anniversaire du Centre, arrivé à la fin d'une Semaine où l'on a étudié l'idée même qui a présidé à la naissance du Centre, je suis amené, parce que d'autre part je suis très vieux, que j'ai depuis très longtemps par des travaux successifs préparé le Centre et l'œuvre du Centre, je suis amené — je m'en excuse, vous voudrez bien me le pardonner — à faire un peu un retour sur ma propre carrière. Je crois que cela contribuera à vous expliquer ce qu'est le

Centre de Synthèse, à quoi il répondait, à quoi il tend, qui est tout de même autre chose peut-être que les synthèses, les essais de synthèse, dont on nous a parlé précédemment.

Je vous dirai que j'avais d'abord intitulé ma causerie : la synthèse plénière; et puis, j'ai substitué à ce titre « la synthèse des connaissances et l'histoire ». Il se trouve que c'est le titre d'une thèse de doctorat que j'ai soutenue il y a exactement cinquante ans. Vingt-cinquième anniversaire du Centre, cinquantième anniversaire de cette thèse : tout cela, — encore une fois, vous me le pardonnerez — me fait revenir en arrière et suivre les étapes qui ont amené la création du Centre de Synthèse.

Je vous dirai d'ailleurs que, beaucoup plus que je ne causerai, je vais lire. Je vais lire un certain nombre de pages qui préciseront peut-être mieux ma pensée, parce qu'elles ont été écrites à tête réfléchie, que ce que je pourrais vous dire en improvisant aujourd'hui.

La thèse, la *Synthèse des connaissances et l'histoire* avait été précédée d'un petit livre qui a maintenant cinquante-cinq ans, intitulé *Vie et Science*. Là, je mettais, sous la forme d'un échange de lettres entre un vieux philosophe strasbourgeois et un étudiant parisien, je mettais en scène un drame intérieur qui répondait à mon propre drame de conscience, c'est-à-dire le passage de croyances traditionnelles, de croyances héritées, à la foi en la science.

La foi en la science! Je vous dirai que j'appartiens à une promotion de l'Ecole Normale où se trouvaient également deux chers amis disparus, l'un il y a quelques jours, Maurice Blondel, l'autre il y a déjà beaucoup d'années, Frédéric Rauh. Frédéric Rauh a dit : « *Pour bien vivre, il faut savoir* » ; cela répondait à une idée profonde qui était également la mienne. Et il a dit aussi qu'il fallait édifier une philosophie de la volonté. Dans les mêmes temps, Maurice Blondel, avec qui je suis resté pendant soixante-cinq ans en relations très intimes et très affectueuses malgré la différence de nos croyances foncières, Maurice Blondel préparait sa thèse sur l'*action*. Ainsi, dans ma génération d'Ecole Normale, on était disposé à voir le fond de l'être humain dans la volonté, dans l'action, dans un dynamisme profond que sa conscience lui révèle; et ce dynamisme l'aide, comme nous le verrons tout à l'heure, à comprendre le fond des choses.

Il y a donc exactement cinquante ans, j'ai soutenu cette thèse : un gros volume. Après l'avoir soutenue en Sorbonne,

devant mon maître Boutroux qui m'avait poussé à l'écrire, et quelques autres philosophes disparus depuis longtemps mais dont la mémoire m'est chère, j'en ai, dans un petit livre, en 1901, résumé les idées principales en quelques pages où j'ai fait tenir l'essentiel de cette thèse; le titre du volume était : *Peut-on refaire l'unité morale de la France?* C'est là que je vais prendre un certain nombre de pages qui vous feront connaître la substance de ma thèse et le point de départ de tout ce qui a suivi.

*

**

« Efforçons-nous, disais-je, de préciser les conclusions où peut, où doit, selon nous, parvenir à cette heure un esprit que le problème de la destinée tourmente, que la crise de la foi inquiète, mais n'inquiète pas pour ainsi dire à vide, qui étudie et qui médite. »

Ceci est donc en rapport avec une crise de la foi, avec des circonstances qui se sont reproduites souvent; mais à ce moment-là on discutait beaucoup sur la science, sur la faillite de la science; et cela vous montre qu'il y a toujours eu chez moi, dans la conception de la synthèse, un rapport avec la vie, avec les besoins de la conscience, avec le problème de la destinée humaine, qu'il y a toujours eu un côté historique dans ces préoccupations de synthèse scientifique.

Je continue ma lecture.

« Pour répondre à la question qu'il se pose : quel est le sens de la vie? il cherche à recueillir en lui, dans la mesure de ses forces, la totalité du savoir humain. Et de ce savoir il détermine la valeur, il établit la portée, il fait en un mot la critique. Commencer par le doute, le doute absolu, non pas sur la possibilité de savoir quelque chose, mais sur la possibilité de rien savoir à fond, et procéder à la critique de l'esprit, telle est l'attitude qui, depuis Descartes, caractérise le penseur et le distingue du pur savant. Dans la recherche de la vérité, le point de départ est le doute, le doute méthodique; et la méthode à suivre consiste essentiellement dans la critique.

« Mais c'est une question capitale que de savoir comment il faut accomplir ce travail critique. Si le penseur mesure les forces de l'esprit avec les seules ressources de son esprit, sa conclusion toute personnelle sera nécessairement contestable. En fait, les diverses critiques ont donné des résultats divers; elles ont fait éclater des contradictions entre les pensées in-

dividuelles. Mais peu à peu une méthode de critique s'est précisée, qui permet à l'individu d'élargir singulièrement son étroite personnalité, et c'est la *méthode historique*. Comment le penseur isolé serait-il capable de vérité, si l'humanité pensante avait jusqu'ici cherché la vérité sans succès? N'est-ce pas en prenant conscience du passé, en repensant la pensée collective et en constatant les résultats où elle aboutit dans ses longs efforts, que la critique appréciera la valeur de l'esprit d'une manière sûre et en quelque sorte impersonnelle? »

Donc, le problème de savoir la valeur de l'esprit, ce à quoi il peut atteindre, selon moi, ce n'est pas l'individu qui peut le résoudre, c'est la conscience collective, c'est le travail des générations, c'est en un mot la considération de l'histoire des idées.

« Il convient d'insister. Aucun problème n'est plus important et plus urgent à résoudre que celui-ci : la pensée humaine a-t-elle progressé? Si oui, comment l'a-t-elle fait et jusqu'à quel point? Après des siècles de méditation intense et de discussions passionnées, y aurait-il pour l'humanité la plus faible lueur d'espoir, si rien ne se dégageait du labeur collectif et ne s'imposait aux esprits? Après tant de héros de la pensée, faut-il attendre un miracle, l'apparition d'un génie surhumain qui, tout à coup, fasse éclater la vérité insoupçonnée? Ou plutôt le temps n'est-il point passé désormais des révélations philosophiques, et la plus solide originalité ne consiste-t-elle pas à prendre conscience du travail accompli, pour le poursuivre, s'il n'a pas été vain?

« Les études historiques, en particulier l'histoire de la philosophie et des sciences, présentent encore bien des lacunes; mais elles ont fait d'immenses progrès en ce siècle; et surtout l'esprit qui les anime est nouveau. Les historiens, là même où il semblait impossible d'être objectif, ont travaillé à le devenir. L'étude des philosophes est pleine, sans doute, de difficultés; et plus leur pensée est riche, plus elle apparaît diversement aux divers historiens. Peu à peu, cependant, grâce à tant de travaux partiels entrepris sans idée préconçue, ou dont les idées préconçues se neutralisent, un accord tend à s'établir dans l'histoire de la philosophie sur les traits les plus généraux, les influences prépondérantes, les écoles; les grandes lignes de l'évolution se dessinent, la trame de la pensée vient se réfléchir en raccourci dans l'esprit de l'historien. Et, tandis qu'autrefois le philosophe n'étudiait le passé

que pour prouver quelque chose, l'historien aujourd'hui demande au passé de lui apprendre si quelque chose est prouvé. »

Vous voyez donc que je baigne, en quelque sorte, ma recherche dans l'histoire. Et vous verrez que, tout au long de la présente causerie, l'histoire apparaîtra et jouera son rôle. C'est déjà un des caractères particuliers de la synthèse que nous avons cherché à réaliser ici que ce rapport avec l'histoire, en même temps que ce que je vous ai dit au début sur les rapports de la synthèse et du problème de la destinée humaine.

« Or, quelque chose est prouvé, en effet : il faut se refuser à l'évidence, ou n'avoir des philosophies qu'une connaissance très superficielle, pour n'y pas voir éclater le progrès de la pensée. Qu'il y ait des conflits et des recommencements, c'est indéniable; mais que tout ne soit que conflits et recommencements sans fin, cette décourageante opinion ne saurait plus être soutenue sérieusement. Le progrès aurait été plus rapide et il serait plus apparent si les philosophes n'étaient souvent préoccupés de donner un tour personnel même aux vérités qu'ils recueillent. Cependant, la pensée progresse, et telle est la donnée première qui se dégage d'une étude objective de l'évolution de la pensée moderne depuis Descartes. Elle n'a point progressé d'une façon continue et pour ainsi dire rectiligne, mais dans son ensemble elle a progressé, et nous allons chercher à préciser comment s'est accompli ce progrès.

« Ce que veut la pensée dans son effort obstiné, c'est faire tomber l'obstacle, le voile, qui sépare l'esprit du monde extérieur, c'est unifier le sujet et l'objet. Le dualisme n'est jamais que provisoire. Il provoque la conception d'une unité supérieure qui domine ou qui enveloppe la dualité. L'histoire entière, l'existence même de la philosophie, témoignent d'un besoin impérieux d'unité.

« Les diverses conceptions qui prétendent unifier directement le sujet et l'objet se ramènent à trois : le matérialisme qui explique le sujet par l'objet; l'idéalisme qui explique l'objet par le sujet; et le monisme qui pose l'identité du sujet et de l'objet. Or, ces divers dogmatismes se combattent; les contradictions du dogmatisme font naître le doute; les difficultés du scepticisme font renaître le dogmatisme. Il se produit dans l'histoire des cycles où les diverses solutions reparaissent; mais elles reparaissent analogues et non point identiques. Bien mieux, les cycles peu à peu vont se succédant

plus rapidement, et les solutions différentes y atténuent leurs caractères primitifs : ils deviennent moins nettement discernables.

« Au surplus, il faut distinguer d'une façon générale entre les systèmes à l'état pur que nous venons de classer — scepticisme et dogmatisme, matérialisme, idéalisme et monisme — et les doctrines historiques. Jamais une doctrine n'est l'expression rigoureuse d'un système absolu ; et de plus en plus les doctrines enferment des éléments divers.

« Le matérialisme absolu se trouve être éliminé comme absurde, car de la pure matière, malgré toutes les combinaisons, on ne fera jamais sortir le sentiment et la pensée. L'idéalisme absolu est éliminé comme absurde, car ce n'est pas éviter le dualisme que de dédoubler le monde des idées, comme le fait nécessairement toute doctrine idéaliste, pour y retrouver sujet et objet. Mais le matérialisme et l'idéalisme ont rendu plus attentive l'étude des phénomènes qui leur résistaient. Or la nature et l'esprit étudiés de près ont fourni trop de données positives, ont fait apparaître trop de lois, trop d'ordre, pour que le scepticisme absolu n'ait pas été éliminé, lui aussi, comme absurde. Et enfin, la nature et l'esprit ont présenté assez de traits communs pour que le monisme ait gagné peu à peu en vraisemblance. Mais, s'il apparaît vraisemblable, ce système n'est cependant pas établi. Le dogmatisme absolu, lui non plus, n'est plus de mise. »

Ainsi, les succès, les progrès, de telle ou telle doctrine, comme le monisme, tant que cela reste à l'état de *système*, de vue de l'esprit, ce n'est pas solide et sûr.

« Voici donc en quel sens a eu lieu le progrès de la pensée. Il est devenu évident qu'il ne faut ni déterminer prématurément, ni renoncer à déterminer l'être dans son unité, qu'il ne faut ramener ni le sujet à l'objet, ni l'objet au sujet, que si la pensée affirme d'instinct et cherche à concevoir l'unité, elle a le droit de poser comme explication l'identité d'essence du sujet et de l'objet, mais le devoir de soumettre cette explication à la preuve, de la présenter comme hypothèse et non comme vérité. Et ainsi la pensée s'en tient au monisme, dans une sorte de dogmatisme expectant.

« Comme avec les prétentions à l'originalité rien n'a ralenti autant les progrès de la pensée que l'imprécision des termes, comme ces contradictions des philosophes qui prêtent à l'ironie du public reposent en grande partie sur des malentendus, il importe désormais de bien fixer le sens des mots.

On donne à ce mot de monisme des significations diverses. Pour nous, le monisme est un système qui attribue au sujet et à l'objet, à l'être pensant et à tout ce qui est, la même essence; et ce système plus ou moins défigurée dans la plupart des doctrines historiques apparaît aujourd'hui comme hypothèse recevable.

« Et si l'on objecte que le monisme, c'est la philosophie première des vieux physiciens grecs, la pensée, en revenant aux spéculations d'une antiquité lointaine, ne tournerait pas nécessairement pour cela dans un cercle vicieux. Ne serait-ce pas, au contraire, une forte présomption en faveur du monisme, qu'il ait été la conception naïve d'esprits jeunes et sains? Il semble que la spontanéité humaine ait souvent pressenti la vérité, en la mêlant d'erreurs grossières et en érigeant ce mélange en dogmatisme intrépide. Le progrès consistera justement à préciser, à épurer, la conception grossière; et, en la retrouvant après tant de détours, à la présenter, même ainsi épurée, comme une hypothèse à vérifier.

« Or, si telle est bien la marche de la pensée et si c'est dans ce sens que s'est accompli le progrès, une autre donnée se dégage de l'histoire, c'est que *l'instrument de ce progrès a été la science.* »

Nous arrivons donc à la science; nous arrivons à la dégager comme méthode, méthode qui s'est exercée et qui s'est prouvée pendant toute l'évolution de la pensée, méthode qui s'est posée et prouvée pour établir la vérité.

« La science a amassé peu à peu des matériaux positifs qui permettaient de soumettre à l'épreuve les vues *a priori* de l'esprit. C'est donc à la science, en poursuivant son travail, de contrôler l'hypothèse moniste. La science est bien un organisme, un « organum », un instrument, l'instrument de résolution des problèmes philosophiques. »

Voilà une formule à laquelle je tenais beaucoup, dès le début de ces réflexions, une formule que je considère comme capitale : *la science est l'instrument de résolution des problèmes philosophiques.*

« Il y a une méthode pour savoir si l'esprit est capable de vérité : c'est la méthode historique qui prouve qu'il en est capable en constatant ses progrès; et il y a une méthode active pour établir définitivement la vérité : c'est la science. »

La science, méthode active pour établir la vérité : « Il est maintenant d'une importance capitale de bien concevoir cette

science dont le rôle, si considérable dans le passé, ne peut que s'accroître dans le présent et dans l'avenir en devenant plus conscient.

« Mais la difficulté est extrême ici d'être clair en voulant être bref. La science a été dès l'origine, elle est essentiellement, un effort de l'esprit, nous ne dirons pas pour expliquer l'objet par le sujet, ou en d'autres termes par la pensée, comme c'est le propre de l'idéalisme, mais pour assimiler le non-moi au moi, ce dont nous ne connaissons que l'existence à ce que nous connaissons intimement. »

J'insiste : la méthode destinée à assimiler le non-moi au moi, et ce dont nous connaissons l'existence *du dehors* à ce que nous connaissons intimement, c'est-à-dire *le moi*.

« Le raisonnement suffirait à établir que, si le moi n'existe pour lui-même et ne se pose qu'en s'opposant à quelque chose, ce quelque chose, le non-moi, n'existe pour le moi que parce qu'il a une ressemblance foncière avec lui. Il ne saurait y avoir relation sans analogie quelconque.

« En fait, à mesure que le moi prend plus profondément conscience de lui-même, il procède plus efficacement à l'assimilation du non-moi. Nous possédons aujourd'hui un savoir d'une nature particulière, que le moi a puisé en son fond, qui est l'œuvre de la conscience réfléchie. Et c'est ce savoir, que recueille la psychologie la plus réellement positive, qui donne la clé de nos recherches objectives. La science a été l'application spontanée du moi au non-moi; elle deviendra de plus en plus l'application réfléchie de la psychologie à la connaissance du monde extérieur. »

Nous avons eu ici une « Semaine » que je rappellerai tout à l'heure, qui répond tout à fait à ces idées.

« Insistons sur ce point capital. Quiconque suit l'histoire des sciences et recueille les témoignages des savants qui se sont interrogés sur les méthodes ou la genèse des découvertes scientifiques, constate que la science naît d'un besoin d'unité toujours mieux senti et toujours plus sûrement satisfait. Dans la multiplicité diverse des phénomènes objectifs, dans leur désordre apparent, l'esprit affirme qu'il y a de l'ordre, de l'unité; il crée la science parce qu'il en porte en lui le principe; il trouve les lois parce qu'il veut qu'il y ait des lois; de son principe il tire des idées, des hypothèses unifiantes, qu'il applique aux phénomènes; et il arrache ainsi leur secret à ces phénomènes qui par eux-mêmes étaient muets.

« La science est nécessairement anthropomorphe. Bien

des savants s'imaginent que leur triomphe actuel provient de ce qu'ils ont éliminé tout anthropomorphisme. Erreur! L'anthropomorphisme ici n'a été et ne pouvait être qu'épuré. »

J'entends par anthropomorphisme ce que l'homme trouve au fond de lui, — qui est très différent d'un autre qui consiste à expliquer les choses par l'homme conscient et réfléchi.

« Aujourd'hui, le savant, d'instinct, cherche à dépouiller l'homme superficiel des formations adventices, pour isoler l'essence de son être; et du même coup il atteint l'être des choses. De son côté, la psychologie actuelle éclaire d'une lumière éclatante l'effort et le dessein secret du savant, en même temps qu'elle reconnaît par le témoignage de la conscience une réalité qui s'exprime dans les phénomènes subjectifs. Elle dégage cette réalité de tous les caractères qui l'ont comme recouverte, qui appartiennent aux phénomènes et non à elle. La psychologie ne lui assigne, à elle, qu'un caractère propre, celui d'unité. Mais cette réalité une est en contact avec ce qui n'est pas elle; elle *sent*, et elle se sent par là même, dans son rapport avec ce qui n'est pas elle. Elle se conforme à sa nature; étant unité, elle communique son essence, elle est unifiante. Ou encore, son activité est scientifique; elle est synthèse. Œuvre du moi, la science part des principes; elle n'est analyse, elle ne descend dans le détail, elle ne s'incline vers l'infiniment petit et ne s'y attarde que pour être plus sûrement synthèse. Et tandis qu'elle satisfait le besoin de l'esprit, qu'elle exprime la nature du moi, elle symbolise la nature du non-moi, à qui elle s'applique; elle établit l'identité d'être du Tout. La science repose sur une hypothèse, sur une hypothèse nécessaire, sur une hypothèse qui se confirme peu à peu; et cette hypothèse inhérente à la science n'est autre que la conception moniste elle-même.

« Voilà pourquoi les progrès de la science, en éliminant les systèmes philosophiques, devaient respecter le monisme, pourquoi, en éliminant le dogmatisme, ils devaient transformer le système moniste en hypothèse. Ainsi, ce qu'avaient affirmé gauchement, témérairement, les premiers physiciens, ce qui subsiste des efforts philosophiques, cela même est implicitement proclamé par la science et s'illumine des clartés neuves de la psychologie. »

Je vais abréger, car j'ai bien d'autres choses à vous dire.

« Il ne faut plus se payer de mots, exprimer l'être en définitions verbales. Si nous savions, si nous comprenions tout,

il n'y aurait pas de science, c'est-à-dire de recherche. C'est pour avoir voulu trouver sans chercher, qu'on a improvisé les religions et les métaphysiques. Or, connaître les moyens d'obtenir, ce n'est pas encore tenir. La conception de la synthèse rend l'effort plus méthodique, plus efficace, mais un problème bien posé n'est pas pour cela résolu. La science ne serait plus la science si elle ne consentait à rien ignorer provisoirement. Elle se pose sur de fermes principes, sur une hypothèse inébranlable, mais il ne faut pas trop vite insérer des intermédiaires entre les principes et les faits; et, parce que les théories sont souvent précaires, les constructions caduques, il ne faut pas mettre en doute la solidité des principes. Il convient de ne pas trop affirmer, mais de croire. Que l'on comprenne donc bien et la portée illimitée et les limites actuelles de la science. »

Je tenais à ne pas supprimer ce passage-là, parce que la synthèse, quels que soient son rôle, sa nécessité, n'implique pas, bien entendu (c'est la réponse à des choses qui ont été dites hier), qu'on sache tout, que le secret de l'univers soit révélé : non ! Seulement, la synthèse doit réunir tout ce qu'on peut *savoir* actuellement; et ce qu'on peut savoir actuellement est la seule chose qui renseigne sur le monde et sur la destinée humaine. Mais il est évident que l'avenir perfectionnera, complètera, la synthèse telle qu'on peut la réaliser dans le présent.

« Ce que la science veut connaître, c'est l'être, c'est le tout. Pour cela, elle a un point d'appui sûr, c'est le moi, c'est l'être du moi. La philosophie vient tout entière s'absorber dans la science; elle n'est plus que la réflexion qui pose et précise le problème essentiel, les problèmes secondaires, que la science doit résoudre. En tant que métaphysique, la philosophie s'évanouit. Comment concevoir une connaissance distincte et de celle des phénomènes, et de celle du moi? Les problèmes métaphysiques, ou bien tombent d'eux-mêmes, ou se résolvent en problèmes scientifiques. C'est bien mal apprécier la valeur de l'esprit que de réduire la science à la satisfaction de curiosités partielles et à la recherche des applications matérielles, à l'analyse et à la pratique : la science, par ses principes et dans ses résultats, tend à la synthèse; et il faut la concevoir de plus en plus, l'organiser de mieux en mieux, comme synthèse. »

« Mais ici, après que la portée spéculative de la science nous est apparue, faisons apparaître son rôle moral. »

Et alors, dans une autre partie de ce petit livre, je montrais quelle morale on peut tirer de la synthèse, de la synthèse qui comprend l'humanité et son évolution, par conséquent l'histoire, qui comprend elle-même la formation des sociétés. Or, les sociétés ont enfanté la morale, attendu qu'une société ne peut pas vivre sans une règle des rapports entre ceux qui la composent; mais cette morale naît de la vie en société et non pas de quelque faculté spéciale.

J'avais donc établi dans ma thèse, et dans ce petit livre qui la résumait, le rôle de la science; j'avais essayé de montrer, en suivant l'histoire de la philosophie depuis Descartes jusqu'à l'époque de ma soutenance, c'est-à-dire en 1899, cette lutte des systèmes, et tout de même le progrès vers le monisme; et je montrais que la science était l'instrument de ce progrès.

*

**

Après cela, m'attachant particulièrement à l'histoire, d'abord, j'ai conçu la *Revue de Synthèse historique*. Cela a été le premier essai d'application de ces idées générales. La *Revue de Synthèse historique* était destinée à rapprocher, à réunir les différentes disciplines historiques, dont beaucoup se tenaient, ou étaient tenues, tout à fait à l'écart de ce que la plupart des historiens considéraient comme la véritable histoire, c'est-à-dire l'histoire politique, l'histoire des guerres et de la diplomatie. On commençait un peu à introduire les données économiques dans l'histoire; mais surtout ce que les historiens d'alors, les revues historiques d'alors laissaient à des revues spéciales, c'était l'histoire des idées sous ses formes diverses, l'histoire de la philosophie, l'histoire de la science, l'histoire de la religion, l'histoire de la littérature et des arts.

Il y aura, l'année prochaine, cinquante ans qu'a paru le premier numéro de la *Revue de Synthèse historique*: vous voyez que ce sont toutes sortes d'anniversaires que je célèbre en ce moment, qu'il m'est agréable, évidemment, de célébrer. J'ai ici un texte, trop long pour que je vous le lise, sur l'idée de base de la *Revue de Synthèse historique*, un texte qui dit ce que j'avais voulu faire et quels sentiments avaient éprouvés les historiens au moment où on l'a vue paraître.

J'ai souvent cité le mot de Langlois, ce grand historien qui a été le prédécesseur aux Archives nationales de mon cher ami Pierre Caron; Langlois était un érudit, mais intelligent,

épris des idées. Quand je lui ai demandé, comme à beaucoup d'autres, sa collaboration, il n'a pas voulu me la refuser, parce qu'il ne voulait pas avoir l'air de n'être pas assez ouvert d'esprit pour comprendre ma pensée. Mais à ce moment-là, il a publié son *Manuel de Bibliographie historique*; dans l'énumération des Revues françaises, il citait la jeune Revue qui allait paraître en 1900; il en résumait le programme, et il ajoutait : « On verra bien ! » Cet « on verra bien ! » était une réserve et avait quelque chose d'un peu menaçant.

Depuis, il m'a dit : « Eh ! bien, j'ai vu, et je collaborerai volontiers. » J'ai fait petit à petit beaucoup de conquêtes, et j'ai été heureux de voir se rallier à cette Revue et à moi quelques-uns de ceux qui sont devenus les meilleurs historiens des premières décades de notre siècle. Je citerai particulièrement mon ami Febvre, qui a été très mêlé à tous mes travaux, et que les circonstances empêchent, aujourd'hui, de se tenir à mes côtés; et ce cher Marc Bloch, dont la perte a été si douloureuse pour l'histoire, qui a été un être héroïque, et qui a prouvé qu'on peut, en se donnant tout entier à la science, trouver au fond de soi-même des réserves de grandeur morale.

Lucien Febvre, que je citais tout à l'heure, avait dit un jour un mot que j'ai retenu et qui m'a touché. « Nous étions de jeunes historiens vers 1900, à l'Ecole Normale, un peu désespérés, trouvant nos études banales : enfin, la *Revue de Synthèse historique* vint ! » Vous m'excuserez si je rappelle ce mot, qui a été pour moi une très belle récompense, étant donné celui qui l'a prononcé.

Dans la *Revue de Synthèse historique*, j'ai donc fait un effort, aidé par beaucoup de mes amis et d'excellents travailleurs, pour rapprocher les différentes « spécialités » de l'histoire, autrement dit pour travailler à l'histoire de l'humanité, et en particulier à l'histoire des idées, à l'histoire de l'esprit humain.

*

**

Alors est venue une phase nouvelle où, grâce à ces amis, à ces collaborateurs de la Revue que j'avais réunis, j'ai pu concevoir et entreprendre une œuvre collective considérable : *l'Evolution de l'Humanité*.

J'avais, entre temps, publié un volume intitulé *La Synthèse en histoire*, qui résumait, du point de vue de la théorie, du

point de vue de la science historique, le travail de la *Revue*. Et je terminais ce volume de la Synthèse en histoire (qui est épuisé depuis vingt-cinq ans, et que je mettrai peut-être à jour), en disant, à peu près : tout cela est très bien; j'essaye de montrer comment l'histoire peut être une science véritable et utile; mais il s'agirait de réaliser ce que je définis comme la vraie science historique. Et c'est pour répondre à ces dernières lignes de mon livre théorique que j'ai créé *l'Evolution de l'Humanité*.

Remarquez que cette œuvre plonge le problème de la synthèse dans la plénitude de l'histoire, à partir de ses origines les plus lointaines.

J'ai trouvé un certain nombre de savants admirables qui ont réalisé étonnamment ma pensée, qui m'ont prêté le plus précieux concours. Les premiers volumes étaient consacrés aux débuts de l'humanité, le tout premier, même, à *La Terre avant l'histoire*. Ces volumes atteignaient le tréfonds de la pensée humaine, de la vie mentale de l'humanité, par conséquent montraient la naissance des religions, de toutes les croyances qui ont précédé, de beaucoup, la science.

En passant, je tiens à redire une chose que j'ai souvent dite, sur laquelle j'insiste dans un volume qui est un peu mon testament intellectuel et que je publierai dans quelque temps, ou qui paraîtra après moi, un volume qui devait, d'abord, porter ce titre *Science et Religion*. Je tiens donc à dire que je respecte infiniment les religions, que dans *l'Evolution de l'Humanité* j'ai voulu qu'apparaisse le rôle précieux qu'elles ont joué. N'ont-elles pas satisfait primitivement l'esprit par les révélations qu'elles croyaient donner? N'ont-elles pas servi au progrès moral de l'humanité? Je respecte profondément les religions; je crois que leur rôle n'est pas fini, parce que beaucoup d'esprits, beaucoup de nos contemporains ne peuvent pas se contenter des révélations, un peu sèches et pour certains décevantes, de la science, et même de la synthèse. Mais j'ai voulu, dans *l'Evolution de l'Humanité*, montrer la montée des idées, des idées positives. Cette ascension n'apparaît pas encore complètement, mais, dans les 70 volumes — je crois — publiés, j'ai mis ce rôle en vedette autant que possible, et mes collaborateurs m'y ont aidé.

Je déplore la mort de ce cher Abel Rey, qui a si utilement agi dans cette maison, et qui devait conduire depuis l'Orient ancien et la Grèce — cela, il l'a fait — jusqu'à nos jours, cette évolution de la science. Il avait, lui comme moi, la foi

en la science. Ce qui est curieux, c'est que, si ma foi en la science est optimiste, il avait, lui, un fond de pessimisme. Il ne trouvait pas que la science ouvrit à l'homme, et surtout à l'individu, des horizons suffisants. Elle n'empêchait pas l'être de disparaître dans sa forme, de disparaître complètement : il a voulu être incinéré. Et souvent, dans une œuvre qui est très belle, et où il y a de véritables cantiques en l'honneur de la science, il y a des notes d'une pénétrante mélancolie.

Donc, *l'Evolution de l'Humanité* a situé la science dans l'évolution humaine. Je disais dans le prospectus primitif — c'est la seule citation que j'en ferai — : « Résumer dans une vaste synthèse le travail immense accompli par les anthropologistes, les historiens, les archéologues, les sociologues, par tous ceux qui ont étudié le passé humain et par tous ceux qui ont réfléchi sur l'avenir de l'histoire; embrasser la terre dans toute son étendue et l'humanité dans son évolution entière, tel est le programme de l'œuvre que nous présentons aujourd'hui au public. Toutes les histoires seront ici fondues en une seule, par un effort de systématisation. Tous les problèmes s'y trouveront traités : rôle de la terre et action de la race, rôle du milieu social et influence de l'individu, développement des institutions politiques et économiques, travail de la pensée dans les religions et les philosophies, dans les sciences, les lettres et les arts. »

*

**

Et voici une dernière phase : j'ai voulu ne pas travailler seulement à cette mise en lumière du rôle de la science dans l'évolution humaine, mais l'ambition m'est venue de créer, avec l'aide de collaborateurs, d'amis, une institution où l'on travaillerait à cette synthèse, où on la réaliserait dans toute la mesure où c'était possible. De là est née l'idée du Centre de Synthèse.

J'aurais beaucoup de choses sur le Centre à vous dire; mais l'heure avance, et je vais m'en tenir à l'essentiel.

Dans une cérémonie qui a eu lieu ici, au moment où la *Revue de Synthèse historique* arrivait à sa trentième année, cérémonie que présidait notre cher Paul Doumer, je proclamais la foi — dans la portée de l'esprit, dans l'avenir de la science — qui était à la base de notre activité, qui était l'âme, peut-être originale, du Centre. « Des sceptiques et des désabusés, disais-je, il y en a toujours eu; mais notre civilisation

« passe par une période de trouble, subit une crise morale autant que matérielle. » (Vous voyez : ce qu'affirmait hier Julien Benda, je le disais il y a dix-neuf ans!) « Crise où les esprits objectivent volontiers leurs inquiétudes, leurs déceptions personnelles. Les limites d'un cerveau ou d'un temps apparaissent alors comme les limites de l'humanité elle-même. Nous ne nous laisserons pas ici entamer par le doute. Notre confiance a une base solide et, contrairement peut-être aux conceptions courantes, cette base est l'histoire, mais l'histoire comprise dans toute son ampleur, la synthèse historique ¹. »

« Parmi les sciences, elle a ses traits particuliers, sa physionomie propre, parce que des fils divers de causalité s'entrecroisent dans son objet; mais c'est une science, et nous oserons dire une science fondamentale. »

« La synthèse historique embrasse tout le développement des sciences. La synthèse scientifique doit compléter la synthèse historique et la couronner. »

Voilà donc l'idée que je me faisais du Centre. Et maintenant, si j'en avais le temps, je serrerais de plus près l'œuvre du Centre de Synthèse. Je me bornerai à de brèves indications ¹.

Nous avons beaucoup travaillé. De notre travail sont sorties des publications, qu'on n'a pas jugées inutiles, puisque la plupart sont épuisées. Nous avons surtout — c'était, chaque année, l'époque cruciale — organisé des « Semaines de Synthèse ».

Dès nos premières Semaines, nous avons traité de grands problèmes, en réunissant des savants venus des points divers de l'horizon intellectuel et qui voulaient bien s'unir pour des discussions objectives, quelle que fût leur conviction foncière — car il y a des savants très pénétrés de christianisme qui ont apporté ici, dans cette maison de pure science, une collaboration précieuse.

Nous avons donc traité un certain nombre de très grands problèmes. Mais à partir d'un moment où j'ai eu une vue plus nette de ce qu'il importait de faire, à partir de la Neuvième Semaine jusqu'à la Quinzième, jusqu'à celle-ci, nos Semaines ont été enchaînées. Elles constituent — je crois qu'ultérieurement on s'en rendra compte — une véritable

1. Pour éviter des répétitions avec le Rapport publié dans la *Revue*, j'ai abrégé cette partie de mon exposé, sauf en ce qui concerne nos Semaines capitales : là, l'insistance se justifie.

philosophie, une véritable explication des choses, la provisoire synthèse plénière. « Provisoire », car nous ne prétendons pas avoir donné ici le dernier mot des choses; mais nous croyons fermement avoir donné ici, par l'ensemble de ces Semaines, l'explication des choses, telle qu'on peut la donner actuellement, une explication suffisante pour que, tout de même, l'individu voie sa place dans l'univers, dans l'être, dans la totalité de l'être.

Je ne puis vous énumérer les savants qui, dans chacune de ces Semaines, nous ont apporté leur concours. Les plus grands noms de la science contemporaine française et bon nombre de grands noms de l'étranger figureraient dans cette liste. De là l'éclat, l'efficacité, l'efficience de ces Semaines. Quand elles auront toutes été publiées, vous comprendrez que, si nous nous parons des résultats obtenus ici, c'est parce que nous nous fondons sur la collaboration des hommes les plus éminents de la science contemporaine.

Malheureusement, la difficulté des temps fait que nous ne sommes pas à jour pour leur publication. La première qui est épuisée, traitait de *l'invention dans la nature et dans la vie*. Là, nous faisons ressortir, un certain nombre de grands savants faisaient ressortir, le dynamisme interne qui aboutit à l'invention dans l'esprit humain, le dynamisme qui, parti de l'être de l'atome, de ce qu'on appelle la matière, aboutit au cerveau humain, à la conscience humaine. Parmi les collaborateurs de cette Semaine, il y avait Paul Valéry, dont les idées ne répondaient pas toujours à nos idées, mais qui a apporté sa contribution, utile comme d'autres, au thème que nous traitions.

Après la mise en lumière de ce dynamisme universel, nous avons étudié *la sensibilité dans l'homme et dans la nature*, -- c'est-à-dire à tous ses degrés, jusque dans la plante, jusque dans la matière. Il est apparu, par un certain nombre d'exposés très solides, que tout est lié à tout. J'ai dit, précédemment, que si l'homme connaît, par ses sens, le monde extérieur, c'est donc qu'il y a une analogie quelconque entre le monde extérieur et l'homme. La sensibilité est quelque chose d'extraordinaire, quand on y réfléchit! Je m'extasie sans cesse quand j'entends la radio, sur le fait qu'à travers l'espace, des sons, des paroles m'arrivent, de centaines de kilomètres, portés par quelque chose d'invisible. Tout est lié à tout, et par conséquent le dynamisme foncier a des répercussions à travers tout.

La Troisième Semaine posait cette question : « *Qu'est-ce que la matière?* » La réponse a été, qu'il n'y a pas de matière, que ce qu'on appelle matière, au fond, c'est l'énergie. Il y a l'énergie condensée, et il y a la matière diffuse. Nous avons eu là une série de très beaux exposés.

Avec la Semaine suivante, *L'énergie dans la nature et dans la vie*, nous avons repris, pour nous attacher surtout à la vie, ce thème capital de l'énergie. On a suivi l'énergie sous toutes ses formes; et après l'avoir trouvée dans le vital, on l'a cherchée dans son fond — ce *moi* dont, à différentes reprises, j'ai dit combien le témoignage est important.

Dans une Semaine qui avait pour titre : *Quelle est la portée de la psychologie?* nous avons approfondi ce dernier problème; nous avons étudié le psychisme sous ses formes diverses depuis l'animal jusqu'à l'enfant, depuis l'enfant jusqu'à l'adulte. Et nous avons constaté que la conscience, avec ce *moi*, donne, somme toute, l'explication suprême des choses, parce que l'être que nous sentons en nous, l'être qui veut être, l'être qui veut persévérer dans son être, l'être qui tend à être le plus possible, parce que ce dynamisme profond du moi, c'est l'expression de tout l'Être, qui vient aboutir à l'être humain.

Après cela, dans la Semaine de l'an dernier, sur *La naissance de la Terre et de la Vie sur la Terre*, nous avons retrouvé et éprouvé un certain nombre d'idées antérieures, mais surtout on nous a montré ce qu'est la Terre dans l'immensité de l'espace, dans l'infini des galaxies; et nous avons fini par une discussion sur « la pluralité des mondes » et la circulation interplanétaire.

Cette année, enfin, l'idée de synthèse, qui avait présidé à tout le travail de nos Semaines, nous l'avons prise corps à corps; nous l'avons montrée en action, idée-force dans l'évolution de la science. Aujourd'hui, j'ai essayé de vous convaincre que, dans une large mesure, nous avons pu, ici, l'amener à réalisation. Nous croyons, en effet, que, par nos efforts et nos travaux, une vision générale de l'univers, la place de l'homme, la destinée humaine dans la totalité de l'être, tout cela s'est précisé peu à peu.

*

**

Pour terminer, après vous avoir tenus si longtemps, je veux — et il m'est agréable de le faire en présence de M. le

Président Lebrun — rendre un hommage à celui dont le buste est ici, derrière moi, celui qui a tant aimé l'idée du Centre et tant contribué à sa création.

Je disais, le jour où, en présence de son successeur, on inaugurerait ce buste : « J'ai le souvenir très présent d'un matin d'été, dans un coin de vieille France qui nous trouvait réunis, Bourbon-l'Archambault, où Paul Doumer me raconta les débuts de sa vie et de sa carrière — il était alors président du Sénat — au cours de vacances qui modifiaient son inlassable activité sans l'interrompre. Il était venu rejoindre l'admirable compagne avec laquelle il n'allait pas tarder à célébrer ses noces d'or et qui lui a bien peu survécu. Après une promenade où j'avais une fois de plus admiré son allure juvénile — il avait soixante-dix ans — nous nous étions assis à l'ombre de grands arbres, en face de fières ruines qui couronnent un roc isolé. Ce milieu de nature et d'histoire auquel il se montrait sensible l'inclinait à la méditation. Il avait beaucoup lutté; il avait subi plus d'une fois l'injustice; des deuils cruels l'avaient frappé; mais sa vitalité était intacte, et je voyais dans ses confidences jaillir du plus lointain de son passé la source d'énergie et de noble ambition qui, du petit apprenti graveur avait fait un bachelier, un licencié, un professeur, un homme d'action, ensuite un chef — grand parlementaire, grand proconsul, grand président. Il y avait en lui cette jouvence spirituelle, la passion de servir, la foi dans l'avenir humain, un inébranlable et magnifique optimisme. Comment, dès lors, n'aurait-il pas suivi avec une attention ardente le progrès des diverses sciences? Comment n'aurait-il pas accueilli avec enthousiasme l'idée d'en faciliter le rapprochement, d'en lier en gerbe les résultats, de faire la maison qui fournirait aux esprits l'aliment de vie? Dès 1903, il disait un jour, à la Chambre : « L'analyse n'est pas tout; « peut-être, après un demi-siècle d'analyse minutieusement « poursuivie, l'heure des généralisations a-t-elle sonné et « est-il nécessaire de faire autre chose ».

« Dans le *Livre de mes fils*, au chapitre « enseignement », il déclare que c'est peut-être l'enseignement supérieur qui a droit à la plus grande sollicitude de l'Etat; que les grands établissements scientifiques doivent, en vue du bien commun, être outillés puissamment par la République, et qu'il est souhaitable que de grandes fondations privées complètent et étayent les institutions officielles. Il cite cette phrase d'Arago : « Le bien qu'on fait par la science a des racines

« plus profondes, plus vigoureuses, plus étendues, que celui
« qui vient de toute autre source ».

« Je viens de relire les lettres que j'ai reçues de lui au cours de trente années d'amitié. Chères reliques, toutes écrites de cette fine, régulière et ferme écriture qui, pas plus que son caractère, n'a jamais varié; presque toutes, lorsqu'elles sont des réponses, arrivées au retour du courrier, avec cette ponctualité faite de méthode et de courtoisie, dont aucune circonstance, aucune fonction, ne l'ont amené à se départir.

« Dans les dix dernières années, ces lettres témoignent constamment de l'intérêt passionné qu'il a apporté à la création, puis au développement du Centre. « Quand vous
« voudrez, m'écrivait-il en juillet 1924, nous reprendrons le
« plan du Centre ou du Temple de la Science, que vous avez
« imaginé. »

Vous comprenez qu'aujourd'hui, au bout de ces vingt-cinq années, alors que, pendant si peu de temps, hélas! il a pu suivre le travail du Centre, il me plaît et il m'émeut de citer sa belle et confiante formule : « Le Temple de la Science que vous avez imaginé ».

« C'est lui qui a provoqué, en novembre de la même année, la première réunion de ce qui devait être le noyau de notre Conseil d'Administration. Et j'ai le brouillon, rédigé de sa main, de l'invitation qui fut adressée à Edouard Herriot, Paul Painlevé, François Albert, Paul Appell, Maurice Croiset, Alfred Coville, Paul Boyer, Gustave Lanson. Ensemble, et aidés de son jeune ami Léon Noël, nous avons élaboré les statuts du Centre. Il y eut quatre rédactions successives. « A
« force de lécher notre ours, m'écrivait-il, le 13 février 1925,
« nous arriverons à le rendre tout à fait convenable. » C'est par lui qu'ont été résolus tous les problèmes financiers, toutes les questions matérielles. Que de lettres ou de billets où il m'annonçait de bonnes nouvelles pour le Centre!

« Je me laisse aller, m'écrivait-il un jour, ce qui est peu
« dans mes habitudes, à vous dire mes espérances et ma foi », et il ajoutait : « Je suis tenté de m'en excuser ». Il n'aimait pas les effusions; il agissait, il montrait son amitié par toute sorte de preuves; il n'aimait pas s'attendrir, il ne voulait pas s'attendrir.

« En relisant ces lettres, ce n'est pas seulement le protecteur et presque le collaborateur de notre Centre que je retrouvais, ce n'est pas seulement l'ami, l'incomparable ami, dont l'infiniment douce affection laisse à ses intimes un vide qui ne se

peut exprimer, c'est l'homme. Sa discipline morale, le souci de rester maître de soi, son coup-d'œil si sûr, physique et intellectuel, retenaient les mouvements de cette sensibilité, en refoulaient, parfois de façon héroïque, les plus légitimes manifestations.

« Mais, pour atteindre au plus profond celui qui, dans cette maison, avait conquis tous les cœurs, pour s'expliquer ce qu'on éprouvait spontanément à son égard, affectueux respect, confiance absolue, il faut lire ce livre émouvant qu'il a intitulé *Le Livre de mes fils*, si grave, si pur, si riche de nobles conseils, dont l'austérité se tempère des sentiments les plus délicats et les plus tendres.

« Et je veux finir en lui donnant la parole, en faisant entendre cette voix qui s'adressait à ses fils, futurs héros formés par lui, mais à travers ses fils à tous les enfants de France, à tous les hommes qui se proposent d'être vraiment des hommes.

« Sache vouloir, dit-il dans les formules d'or d'un chapitre
 « de résumé, fais ce que dois, sauvegarde toujours la dignité
 « de ta vie, aime la vérité, sois bon, bienveillant, fraternel. dé-
 « fends jalousement la liberté, respecte la liberté d'autrui, sois
 « tolérant, ne fais rien, ne dis rien qui puisse blesser la
 « croyance d'un autre homme, efforce-toi de servir la science,
 « sois patriote avant tout. » Et, pour terminer, ce précepte
 mâle et profond, que volontiers — j'en suis sûr — prendrait à
 son compte le bon Lorrain qui a voulu aujourd'hui s'associer
 à l'hommage que nous rendons à son prédécesseur, ce précepte
 que j'aimerais voir inscrit dans toutes les écoles de France :
 « Il faut espérer, il faut croire, il faut avoir la foi dans les
 « destinées de la patrie. »

J'ai tenu à évoquer aujourd'hui le grand souvenir de cet ami précieux et cher; grâce à lui j'aurai conclu par des paroles d'espoir, de confiance, de foi. Et je suis vraiment heureux que les paroles qui concernaient le bon Lorrain, je les aie répétées, en ayant ce bon Lorrain à mon côté.

Il a succédé comme président du Centre au président Doumer, et il en est le Président d'honneur.

J'ai fini. J'ai été bien long, j'ai abusé des lectures. Mais maintenant, si on a des questions à me poser, des réflexions à faire, des compléments à ajouter à ce que j'ai dit, je suis tout oreilles!

M. le président LEBRUN. — Je ne veux dire qu'un mot :

c'est pour vous remercier, mon cher Directeur du Centre, de la jeunesse, de la vivacité d'esprit, avec lesquelles vous nous entretenez, et qui font que toutes ces dames et tous ces messieurs vous écoutent avec un respect presque religieux.

Vous avez évoqué ces souvenirs des diverses Semaines, auxquelles je n'ai pu assister qu'en lisant une fraction de ces volumes que vous m'envoyez toujours très régulièrement. C'est véritablement la synthèse, la synthèse des synthèses, puisque tour à tour vous abordez toutes ces matières, qui restent la préoccupation constante de votre esprit, de nos esprits, et autour de laquelle sans doute les hommes auront encore beaucoup à réfléchir et à parler avant d'arriver peut-être à des conclusions tout à fait définitives. Vous apportez à ce travail, je le répète, une assiduité qui fait que nous avons tous pour vous une admiration.

Vous avez vos misères physiques : nous les avons tous à un certain âge; mais, malgré cela, vous poursuivez votre travail. Heureusement, votre esprit est alerte, est jeune, et nous espérons encore que vous finirez tous ces travaux dont vous nous parliez et dont nous serons heureux de prendre connaissance à leur heure.

M. BERR. — Je vous remercie, mon cher président.

Je m'excuse d'avoir tant parlé de moi; mais c'était peut-être le meilleur moyen, en montrant les étapes successives qui ont précédé la création du Centre, de faire comprendre ce qu'on a voulu et pu accomplir ici, et surtout d'établir un lien étroit entre la science, la synthèse des connaissances, et tout l'effort humain pour chercher des explications de la vie, des principes de vie.

Vraiment, c'est une foi qui, dès le moment où j'ai conçu l'œuvre à faire, c'est une foi qui m'a animé et cette foi me rend la vie plus douce, parce que je crois comprendre le monde, et la destinée humaine. Si les croyances plus douces, encore, à certains égards, que j'avais à l'origine, traditionnellement, me faisaient prévoir une autre vie, je me contente de cette vie terrestre unique, en cherchant à la faire aussi complète que possible du point de vue de la connaissance, et en me disant qu'après avoir beaucoup travaillé, après avoir eu par ce travail beaucoup de satisfactions parce que j'ai eu beaucoup d'amis et d'aides, le jour où je m'endormirai, sans réveil, ce sera, en somme, un jour très beau.

Chaque soir, avec plaisir, je me laisse glisser au sommeil : je trouve qu'il est doux de se reposer après avoir fait sa

ournée. Quand j'aurai fait ma grande journée, j'accepterai très doucement ma fin.

Je m'excuse de toutes ces confidences. Je ne devrais pas dire ces choses-là en présence de ma femme, qui n'aime pas que je les dise. Et puisque je me laisse aller à tant d'intimité, je veux lui faire sa part aujourd'hui : elle a été une aide et un grand soutien dans cette vie de travail que nous menons côte à côte depuis cinquante-deux ans, et bientôt cinquante-trois !

M. TOLEDANO. — Ce n'est pas pour une objection que je prends la parole. J'ai été votre collaborateur de tous les jours pendant dix-huit ans. Permettez-moi de faire miennes les paroles du président. Je ne peux vraiment mieux exprimer ce que je ressens de reconnaissance intellectuelle et morale envers vous qu'en évoquant les paroles de M. le Président.

M. BERR. — Une des grandes joies de ma vie aura été de m'être fait beaucoup d'amis. Celui qui vient de prendre la parole est venu de Genève à moi, autrefois, parce que la synthèse l'attirait. Dès le jour où le Centre a été créé, il a travaillé à mes côtés et il a fait de bon ouvrage.

J'ai été comblé aujourd'hui. Si personne n'a de complément à demander ou d'objection à me faire, je vais lever cette séance, que j'ai remplie peut-être un peu trop, en remerciant mon auditoire de sa bienveillante attention.

La séance est levée.
